

Je vous prie de me croire toujours, madame et chère cousine, etc.

C. A. DELANDE.

IV

Maurice au Principal de son collège, à Paris.

Orléans, 27 juin 1782.

Monsieur le Principal, j'aurais bien des choses à vous écrire si j'en avais la force. Je commence d'abord en pleurant ; et maman, qui est assise auprès de moi, me regarde et elle pleure aussi. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'avez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverais peut-être en arrivant ici, mon papa hors de tout danger. Hélas ! il est pourtant mort : je ne suis plus qu'un pauvre orphelin ; il faut que je devienne apprenti de commerce, et que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les marchands sont aussi d'honnêtes gens et des gens utiles, et lorsqu'ils ont appris quelque chose, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous sert-il quand vous n'avez pas de goût pour le métier ? Portez-vous bien, monsieur le Principal ; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir ; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sou. Adieu, monsieur le Principal, je suis et serai toujours, comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V

Maurice, madame Laforêt.

Maurice.—Ah ! ma chère maman ! voilà déjà la voiture.

Madame Laforêt, les yeux baignés de larmes.—Mon cher fils, tu vas donc me quitter ?

Maurice.—Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie ; autrement je serais triste dans toute la route. Où sont mes gants ? Ah ! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.